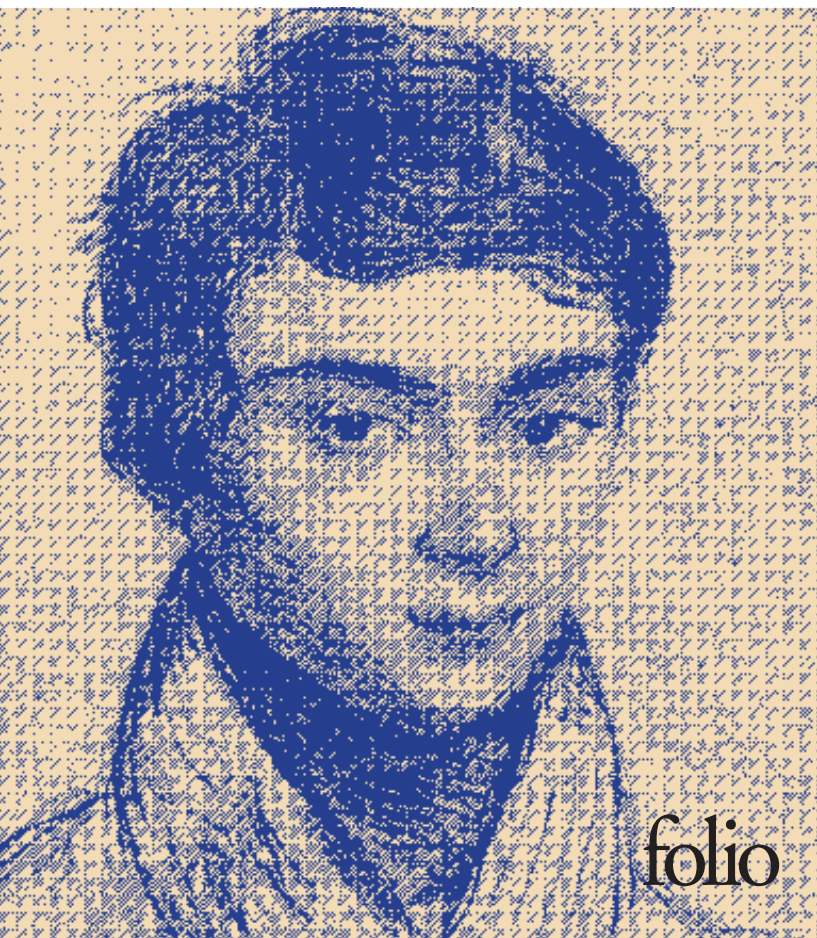


François-Henri
Désérable
Évariste



folio

COLLECTION FOLIO

François-Henri Désérable

Évariste

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2015.
D'après photo © Bettman / Getty Images.

François-Henri Désérable est né en 1987 à Amiens. Ancien joueur de hockey sur glace professionnel et doctorant en droit, il est entré en littérature à vingt-cinq ans avec *Tu montreras ma tête au peuple*, recueil de nouvelles sur la Révolution française, couronné par plusieurs prix littéraires. *Évariste*, son premier roman, a reçu de nombreux prix et a été élu « révélation française de l'année 2015 » par le magazine *Lire*.

*Pour Anne, Claire, Hélène,
et pour toi, évidemment.*

On ne sait pas si l'ambition précède et foment le génie, à force de labeur l'engendre, ou si au contraire le génie déployant par pur miracle ses ailes s'avise après coup de l'ombre qu'elles font, des hommes qui accourent dans ce mirage, et dès lors celui qui est le jouet de cet attribut fantôme et projette cette ombre s'en infatue, veut l'accroître, se damne.

Pierre MICHON
Rimbaud le fils

PRÉLUDE

On ne se méfie jamais assez des doigts. On a tort.

Il y a les doigts du Vieux, là-haut, qu'Il fit claquer pour se distraire, et je les imagine lissant dans la foulée sa barbe blanche après que ses lèvres, figées dans une moue incrédule, eurent prononcé *mezza voce* le premier son de l'Univers : *oups!* Et je le vois dubitatif, le Vieux, vaguement craintif alors que déjà se met en branle la soupe informe des particules, la petite soupe primitive d'où cent millions d'années plus tard — alors, on faisait peu de cas du temps — naîtront peu à peu les galaxies, puis les étoiles, les planètes, la bonne vieille Terre sur quoi nous sommes aujourd'hui. Il ne sait pas, le Vieux, que l'on donnera un jour à son claquement de doigts originel le nom de *big-bang*. Pendant quelques milliards d'années Il n'ose plus toucher à rien — c'est qu'Il a peur, maintenant! —, et Il contemple, et Il attend, et Il finit par s'emmerder (c'est long, quelques milliards d'années).

Plus tard, beaucoup plus tard, c'est encore son doigt qui va ébranler le monde. Levez la tête. Fermez les yeux. Regardez en esprit. Vous voyez, au plafond de la chapelle, la vieille main tavelée dont l'index, tendu vers celui d'Adam, premier homme putatif, va donner la vie? Un doigt, je vous dis. Le doigt du Vieux.

Mais très vite, ce qu'Il voit lui déplaît, et Il se dit que, après tout, ce qu'il a donné peut être repris. Il décide que tel homme doit mourir et que tel autre peut vivre. Il trie et sélectionne selon son bon plaisir. Un exemple? Bonaparte au pont d'Arcole, tel qu'Antoine-Jean Gros le représenta dans son uniforme bleu nuit, collet rouge orangé, broderies dorées, foulard noir sur chemise à col blanc, la hampe du drapeau de l'armée d'Italie dans une main et le sabre nu dans l'autre, Bonaparte qui échappe miraculeusement à la mort parce que le Vieux, Lui seul sait pourquoi, a placé Jean-Baptiste Muiron, aide de camp, entre le petit Corse et la petite balle autrichienne qui lui était destinée.

Mais la plupart du temps Il s'en fout, le Vieux. Si en dernière instance c'est toujours Lui qui décide, l'homme peut bien l'imiter, puisque le cœur lui en dit. Alors, c'est encore une affaire de doigts: voyez César, cheveux ramenés sur un front bas ceint d'une couronne de lauriers — on peut dominer le monde et avoir des coquetteries de midinette —, César drapé de pourpre dans ce laticlave qu'il tient de la main gauche tandis que la droite, indécise, tremble

imperceptiblement — de l'inclinaison de son pouce dépend la vie de l'homme en contrebas. S'il le tourne vers le haut, c'est la grâce; sinon, on sait ce qu'il advient; on n'en saura rien pour cette fois. Car cette histoire, mademoiselle, n'est pas celle du gladiateur sans nom à la merci d'un seul doigt; non, cette histoire est celle d'Évariste Galois, mathématicien de génie qui mourut en duel à vingt ans.

I

On sait qu'Évariste — d'emblée appelons-le Évariste — eut pour père Gabriel Galois, et de Gabriel Galois on ne sait pas grand-chose, si ce n'est qu'il fut le père d'Évariste (voyez comme une phrase, sous des dehors anodins, peut regorger d'indicible cruauté: que l'on puisse, après sa mort, réduire à sa seule qualité de père un homme qui vécut cinquante-quatre années, voilà qui devrait inciter les autres à cesser tout commerce charnel — et au diable l'humanité).

Si de Gabriel Galois on ne sait pas grand-chose, on en sait un peu plus que sur John Shakespeare, né vers 1530 et mort en 1601, à soixante-dix ans, peut-être soixante et onze, véritable prouesse à une époque où l'on était vieux à trente ans et mort à quarante si l'on n'était pas mort à cinq ans de la suette, à douze ans de la peste ou à vingt ans de la guerre, John Shakespeare dont le nom ne nous est parvenu que parce qu'il le transmet à son fils, et non parce qu'il fut gantier, négociant de

peaux et de laine et père de huit enfants, catholique dans cette Angleterre devenue anglicane, grand bailli de Stratford-upon-Avon que l'on sait vaguement placer sur une carte parce que Shakespeare, William Shakespeare, poète, dramaturge, écrivain (et écrivain de la trempe des Goethe, des Cervantès, des Molière, la coterie de *happy few* dont la langue a épousé le nom), y naquit, y vécut, revint y mourir. Or si l'on en sait un peu plus sur Gabriel Galois que sur John Shakespeare, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, parce qu'il fit en sorte que sa vie laissât une trace plus indélébile que celle du grand bailli de Stratford — tout comme lui son seul fait d'armes fut de trousser puis d'engrosser une femme dont la seule prouesse fut d'enfanter une tripotée de marmots parmi lesquels se trouvait un génie —, mais parce que John Shakespeare vécut sous la Reine vierge à une époque où l'on tenait mal les registres, où l'on écrivait peu, où l'on oubliait vite, alors que Gabriel Galois vit le jour deux siècles plus tard, sous le règne débutant de celui qu'en son règne déclinant on appellerait Louis le Dernier.

C'est en 1775 que Gabriel Galois vint au monde — la généalogie est formelle, aussi formelle que les encyclopédies grâce auxquelles on sait que la même année Goethe s'établit à Weimar, Beaumarchais joue son *Barbier* au Théâtre-Français, Pougatchev est décapité à la hache, et le jeune Mozart, qui n'a pas vingt ans, est à Salzbourg où Haydn à son sujet se répand

en louanges. Les hommes vaquent à leurs occupations, la vie suit son cours, et celle de Gabriel Galois va bientôt commencer. On ne sait rien de sa jeunesse : celle, sans doute, d'un enfant né de parents aisés à Bourg-la-Reine, dans ce royaume de France où l'ordre immuable des choses semble devoir perdurer. Vous connaissez l'ancien Régime, sa partition millénaire, vous savez comment elle se joue : les nobles, qui ont les terres, ne font rien et font de l'argent ; le clergé, qui a le ciel, ne fait rien et fait de l'argent ; le tiers état, parce qu'on lui a promis *dans l'autre vie* le ciel du second, s'échine *dans celle-ci* sur les terres des premiers, fait tout, n'a rien, ne fait pas d'argent. Trois ordres donc, et au-dessus des trois ordres, des trois dignités, le roi qui tient son pouvoir de Dieu, qui est comme Dieu sur terre, qui n'a de comptes à rendre à personne sauf à Dieu, c'est-à-dire à personne. Voilà pour le tableau. Ou plutôt pour l'esquisse, car il faudrait nuancer. Je ne suis pas historien. Je ne nuancerai pas.

Je dirai, simplement, qu'au fil du temps l'ordre immuable des choses ne paraît plus si immuable dans le cœur et le ventre du peuple qui a faim : d'abord de pain mais aussi de liberté, or il n'est pas libre et il n'y a pas de blé. Un jour où cette faim se fait plus cruellement ressentir, un jour de juillet 89 que l'on célèbre aujourd'hui en ne foutant rien, avachi devant la télé à regarder la Patrouille de France mettre le feu au ciel, les bourgeois mettent des piques entre les mains

des paysans, les paysans des têtes au bout des piques, et entre les paumes de leurs mains, sur le cal des besognes immémoriales, coule le sang de la noblesse et du clergé. On connaît la suite : on rase gratis, à gauche, à droite, *Monsieur de Paris* remplit son office, et de guerre lasse, en thermidor, le barbier lui-même est rasé. Et puis on tergiverse quelques années, on oublie la République, l'Empire est proclamé. La liberté a beau être gravée en lettres d'or au fronton des palais, les Français s'avisent qu'elle leur importe peu ; dorénavant ils ne demandent qu'une chose : l'égalité, et toujours du pain. Pour le pain il faut des conquêtes, pour les conquêtes des généraux. L'Empereur va faire d'une pierre deux coups : Murat est fils d'aubergiste, Ney de tonnelier, et alors ? Il se fout que ses grognards aient ou non le sang bleu : quand les troupes se retirent des champs de bataille, ne restent que les morts et le silence, la brume, et sous la brume la terre gorgée de sang ; or celui-là est rouge, irrémédiablement. L'Empire perdure alors jusqu'à la morne plaine versifiée par Hugo, après quoi sévit la monarchie, Napoléon redevient Bonaparte, le trône celui d'un Louis et l'égalité un vain mot.

Gabriel Galois a vécu tout cela et cela, sans doute, explique en partie pourquoi il devint hostile aux saturnales de la monarchie — et dans une moindre mesure à celles de l'Empire, qui est comme la monarchie mais sans les fleurs de lys —, comment il se fit libéral, républicain, pourquoi, pendant que l'Aigle volait *de clocher en*

François-Henri Désérable

Évariste

À quinze ans, Évariste Galois découvre les mathématiques ; à dix-huit, il les révolutionne ; à vingt, il meurt en duel. Il a connu Raspail, Nerval, Dumas, Cauchy, les Trois Glorieuses et la prison, le miracle de la dernière nuit, l'amour et la mort à l'aube, sur le pré.

C'est cette vie fulgurante, cette vie qui fut un crescendo tourmenté, au rythme marqué par le tambour de passions frénétiques, qui nous est ici racontée.

Avec le talent et l'audace qu'on lui connaît, François-Henri Désérable retrace l'étonnant parcours du « Rimbaud des mathématiques ».

« Un premier roman enchanteur, drôle et frénétique. »

Christine Ferniot, *Télérama*

Prix *L'Express*-BFMTV 2015

**François-Henri
Désérable**

Évariste



Évariste

François-Henri Désérable

Cette édition électronique du livre
Évariste de François-Henri Désérable
a été réalisée le 17 juin 2016
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070793471 - Numéro d'édition : 304480)

Code Sodis : N83604 - ISBN : 9782072682971

Numéro d'édition : 304482